

En mer, les hommes disparaissent facilement. C'était déjà arrivé et cela arriverait encore, tel était le sort des habitants de la côte, à Osterøya comme sur tant d'autres îles et d'autres fjords.

C'est ainsi que Lauritz, Oscar, Sverre et les petites Turid, Kathrine et Solveig, avaient perdu leur père.

Jan Guillou
Les Ingénieurs
du bout du monde

Le siècle des grandes aventures, volume 1

roman traduit du suédois par Philippe Bouquet

Nul ne savait ce qui s'était passé au large et cela n'avait rien d'inhabituel non plus. La tempête avait été rude, comme le sont volontiers celles de fin février, mais Lauritz et Sverre étaient des navigateurs expérimentés, ils étaient grands et forts et avaient grandi en mer.

ACTES SUD

Extrait de la publication

LETTRES SCANDINAVES
série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Lorsque leur père et leur oncle se font engloutir par la mer du Nord, les trois jeunes frères Lauritz, Oscar et Sverre sont contraints de quitter l'île de leur enfance, pour rejoindre la ville de Bergen et devenir apprentis dans une corderie. Par un heureux concours de circonstances, ils sont repérés par le fils du propriétaire pour leur habileté artisanale hors du commun. Leurs études en génie civil seront alors prises en charge. C'est ainsi qu'en 1901, les trois fils de pêcheur sortent de l'université de Dresde avec chacun un diplôme d'ingénieur en poche.

Le xx^e siècle vient tout juste de commencer, charriant son lot d'avancées technologiques prometteuses, et les jeunes diplômés sont promis aux plus audacieux projets de construction ferroviaire. Mais leurs chemins se séparent. Sverre part à Londres, Oscar en Afrique, seul Lauritz rentre au pays natal. Aventure, danger et conflits les attendent : Oscar affronte la chaleur accablante de la savane en Afrique de l'Est allemande et Lauritz le blizzard arctique du haut plateau du Hardangervidda.

À travers ce roman tumultueux qui unit le sérieux de l'enquête historique et la vivacité du grand récit d'aventures, Jan Guillou livre le premier volet de son projet littéraire le plus ambitieux à ce jour, "Le siècle des grandes aventures", une captivante saga consacrée aux bouleversements qui ont ébranlé l'Europe du xx^e siècle.

LES INGÉNIEURS DU BOUT DU MONDE

JAN GUILLOU

Jan Oscar Sverre Lucien Henri Guillou, né le 17 janvier 1944 à Södertälje, est l'un des plus célèbres écrivains et journalistes suédois. D'origine française par son père breton, il est l'auteur d'une quarantaine de livres, ses œuvres ont été traduites en plus de vingt langues et ont fait l'objet d'une vingtaine d'adaptations au cinéma et à la télévision.

DU MÊME AUTEUR

LA FABRIQUE DE VIOLENCE, Manya, 1990 ; Pocket, 1992 ; Agone éditeur, 2001.

LA MONTAGNE DES DIEUX, Manya, 1992.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 1. Le chemin de Jérusalem, Agone éditeur, 2007.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 2. Le chevalier du Temple, Agone éditeur, 2007.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 3. Le royaume au bout du chemin, Agone éditeur, 2008.

L'HÉRITAGE D'ARN LE TEMPLIER, Agone éditeur, 2011.

Titre original :

Brobyggarna

Éditeur original :

Piratförlaget, Stockholm

© Jan Guillou, 2011

publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN : 978-2-330-02194-8

JAN GUILLOU

Les Ingénieurs
du bout du monde

“Le siècle des grandes aventures”
Volume I

roman traduit du suédois
par Philippe Bouquet

ACTES SUD

I

LE BATEAU VIKING

En mer, les hommes disparaissent facilement. C'était déjà arrivé et cela arriverait encore, tel était le sort des habitants de la côte, à Osterøya comme sur tant d'autres îles et d'autres fjords.

C'est ainsi que Lauritz, Oscar, Sverre et les petites Turid, Kathrine et Solveig, avaient perdu leur père. Nul ne savait ce qui s'était passé au large et cela n'avait rien d'inhabituel non plus. La tempête avait été rude, comme le sont volontiers celles de fin février, mais Lauritz et Sverre étaient des navigateurs expérimentés, ils étaient grands et forts et avaient grandi en mer. On disait d'eux, et seulement à moitié par manière de plaisanterie, qu'ils avaient à coup sûr du sang viking dans les veines. En cela, ils tenaient de leur père.

On en était donc réduit à des suppositions. À cette époque de l'année, il était peu probable qu'ils aient été pris par les glaces, qu'ils se soient échoués ou écartés de leur cap au point de s'écraser contre des rochers, ils avaient bien trop l'habitude de la mer pour cela et connaissaient comme le fond de leur poche les eaux des fjords et la façon d'en sortir. En revanche, il était possible qu'ils aient démâté ou fait une pêche si miraculeuse que la cargaison, trop lourde, ait causé le naufrage en se déplaçant dans la cale alors qu'ils tentaient d'échapper à la tempête. Mais à quoi bon se perdre en conjectures ?

Au bout d'une semaine, une fois tout espoir perdu et la responsabilité des deux veuves transférée de leur mari à l'Église, le pasteur de Hosanger vint rendre visite à celles-ci par le vapeur desservant Tyssebotn. Une fois sur le débarcadère, il n'eut plus qu'à demander son chemin.

La ferme de Frøynes était située tout près, bien abritée derrière une grande butte. Elle comportait deux corps de logis, ce qui était inhabituel, une étable, deux granges et des greniers vieux de plusieurs centaines d'années, montés sur pilotis pour être hors de la portée des bêtes de proie. Tout cela était bien entretenu et plutôt signe d'un modeste bien-être que de cette pauvreté si fréquente sur les îles. Les frères Eriksen avaient été des hommes pieux et travailleurs prenant soin de leur famille. Ils avaient même construit leur propre bateau de pêche et l'avaient doté d'une cale d'une contenance double de l'ordinaire.

Le pasteur rencontra les deux femmes, déjà revêtues de leurs habits de veuves, dans la plus grande des deux maisons d'habitation, où vivaient Maren Kristine, la veuve de Lauritz, et ses trois fils. Les garçons avaient passé leurs habits du dimanche et étaient assis l'un à côté de l'autre, les yeux rouges, sur l'un des bancs, dans la pièce principale. À côté d'eux se trouvaient les trois filles de Sverre et Aagot Eriksen. Leurs petites robes étaient noires et le pasteur se surprit à penser qu'elles venaient d'être teintes. Les six enfants faisaient peine à voir.

Les deux veuves écoutèrent le pasteur, bien droites sur leur siège et maîtresses d'elles-mêmes. Elles ne pleuraient pas, on voyait qu'elles étaient soucieuses de garder leur dignité.

L'homme d'Église ne se répandit pas en paroles de consolation, car qu'aurait-il pu dire ? Il s'en tint aux choses pratiques. Lorsqu'on ne disposait pas de cadavres à enterrer, on procédait à un genre particulier de service, qui se terminait par la bénédiction de l'âme des défunts. Une date fut arrêtée.

On en vint ensuite aux questions plus délicates concernant les moyens de subsistance des deux familles, privées des revenus de la pêche. Les deux veuves étaient jeunes, guère plus de la trentaine si même c'était le cas, et Maren Kristine en particulier était très belle, avec ses cheveux roux, ses taches de rousseur et ses grands yeux bleus. Étant en outre à la tête d'une ferme de taille non négligeable, elle ne devrait pas avoir de mal à trouver un nouveau mari, pas plus que sa belle-sœur.

Un tel sujet de conversation aurait cependant été inconvenant et c'est pourquoi le visiteur s'enquit plutôt de ce qui faisait alors le plus défaut. La nourriture ne manquait pas, puisqu'on élevait des

moutons, des porcs et des poules, ainsi que quatre vaches laitières. Ayant moins de bouches à nourrir, les deux veuves pourraient aussi utiliser le surplus de lait pour fabriquer des fromages et les vendre. Elles se déclarèrent également capables de tisser et de teindre des étoffes.

Si les trois orphelines avaient été plus âgées, on aurait dû avoir recours à la solution habituelle : les placer comme domestiques dans une maison de la bonne société, à Bergen. Mais, étant donné que l'aînée n'avait pas plus de neuf ans, ce n'était pas pensable.

Il en allait différemment pour les garçons, même s'ils n'étaient âgés que de douze, onze et dix ans. Ils pouvaient partir en apprentissage à Bergen, où l'on fabriquait, construisait et réparait tout ce qui avait trait à la mer et à la pêche.

Les veuves avaient déjà envisagé cette solution. Le frère de Maren Kristine, Hans Tufte, était contremaître en second à la corderie *Cambell Andersen*, à Nordnes. Elle lui avait déjà écrit et, s'il avait un poids quelconque et si Dieu ne s'y opposait pas, elle aurait bientôt trois bouches de moins à nourrir. Par la suite, ses enfants lui procureraient même un petit revenu.

Le pasteur observait du coin de l'œil les trois garçons aux yeux rouges assis sur le banc, tête basse, qui ne disaient mot et ne trahissaient en aucune façon ce qu'ils pensaient de quitter leur foyer de Tyssebotn pour aller vivre en ville comme ouvriers. On pouvait simplement être sûr que ce n'était pas ainsi que ces pêcheurs en herbe avaient envisagé leur avenir. Mais nécessité fait loi.

Le pasteur n'avait donc pas grand-chose d'autre à dire. Il évoqua vaguement l'idée de contacter une société de bienfaisance, à Bergen, sans pouvoir promettre quoi que ce soit, bien entendu. C'est le cœur lourd qu'il goûta au pain frais qu'on lui offrit, n'ignorant pas qu'il aurait été encore pire de refuser que d'ôter littéralement le pain de la bouche de ces six enfants. Car les pêcheurs de l'Osterfjorden ne transigeaient pas sur certains principes.

En regagnant le débarcadère, afin de louer les services de quelques marins pour le ramener à Hosanger par la mer, il fut soulagé d'avoir accompli un pénible devoir, non sans avoir mauvaise conscience de ce même sentiment. Cela aurait pu être pire. Les deux femmes, elles, allaient devoir faire face à une délicate période de privations. La tradition voulait qu'elles portent le deuil

pendant au moins un an avant de pouvoir envisager de prendre un nouveau mari, plus sous la contrainte de la nécessité que pour leur satisfaction personnelle.

*

Jon Tygesen était mécanicien sur le vapeur *Ole Bull* depuis sa mise en circulation, à l'automne 1883. Il lui suffisait donc de jeter un coup d'œil par-dessus la lisse pour savoir exactement où on se trouvait sur la route de Bergen, qui comportait quatorze arrêts. Il était plutôt blasé en matière de paysages également, et trouvait totalement incompréhensible que des étrangers empruntent ce moyen de transport uniquement pour leur plaisir. Ce jour-là, il y en avait quatre, deux hommes et deux femmes venus d'Angleterre, à ce qu'il avait cru comprendre. Tant qu'on était dans le fjord, ils restaient collés à leur fauteuil de cuir, dans le salon de première classe. Mais dès qu'on accostait, ils sortaient, vêtus de leurs gros manteaux à col de fourrure, et gesticulaient en direction du flanc de la montagne. Les femmes allaient jusqu'à pousser de petits cris inspirés par ce qui lui paraissait être du ravissement. Curieuse engeance.

À Tyssebotn, il était allé prendre un peu l'air, lui aussi. Le soleil brillait, mais il faisait frisquet et il était tombé une bonne quantité de neige sur Høgefjell au cours de la nuit, bien qu'on fût déjà au début du mois de mai.

C'est ainsi que, sans savoir pourquoi, il remarqua les trois jeunes garçons sur le quai. Peut-être parce qu'ils portaient des chandails tricotés à la ferme dans des teintes bleues inhabituelles. Plus probablement, c'était leur mère, vêtue de noir, qui attirait les regards. Elle portait beau, en dépit de ses habits de veuve, tandis qu'elle prenait congé de ses fils sans trop paraître s'attendrir. Elle leur serra la main à tour de rôle, ils lui firent le petit salut d'usage avec le haut du corps et elle tourna les talons pour s'éloigner avant de se raviser, revenir vers eux en trottinant, se laisser tomber à genoux et les étreindre très fort tous les trois. Puis elle se releva brusquement et partit sans se retourner.

Jon Tygesen comprit aussitôt de qui il s'agissait car il avait entendu dire que le *Soløya* avait sombré corps et biens. Pauvres

petits, pensa-t-il. Voilà qu'ils partent à la ville pour trimer, il fait froid et ils n'ont pas les moyens de s'offrir une cabine, bien entendu. À ce moment, le capitaine vint lui demander quelque chose et il perdit de vue les enfants, une fois qu'ils eurent franchi la passerelle branlante d'un pas étonnamment bien assuré, un pas de marin.

Ils avaient déjà dépassé Eikangervåg, et donc effectué une bonne partie du trajet, lorsqu'il vit les trois garçons se glisser lestement dans la salle des machines en empruntant l'échelle arrière. Il était lui-même à l'avant, en train de pelleter du charbon derrière la grande chaudière, et ils ne pouvaient donc le voir. Il s'appuya un instant sur sa pelle pour les regarder, supposant qu'ils désiraient seulement se réchauffer un peu. C'étaient les seuls passagers de pont, tous les autres ayant acquitté les vingt-cinq centimes de supplément pour pouvoir être à couvert, car en plein vent, il faisait un froid de canard.

Naturellement, les passagers n'avaient pas le droit de descendre dans la machine et il lui revenait donc de les chasser. Pourtant ce ne serait que charité chrétienne d'attendre un peu pour découvrir leur présence, afin qu'ils aient le temps d'emmagasiner un peu de chaleur. Mais, à force de les observer à la dérobée, il finit par se convaincre que ce n'était sans doute pas pour se réchauffer qu'ils étaient venus, mais pour observer la chaudière et les machines. En effet, ils n'arrêtaient pas de montrer du doigt tel ou tel détail, avec une lueur de joie sur leurs visages par ailleurs bien tristes. Jon Tygesen en eut les larmes aux yeux.

Il sortit résolument de sa cachette pour leur demander d'une voix forte ce qu'ils faisaient là. Les deux plus petits parurent se préparer à prendre la poudre d'escampette en direction de l'échelle, mais l'aîné ne bougea pas et répondit, dans un dialecte presque inintelligible, qu'il voulait seulement montrer à ses frères comment fonctionnait une chaudière. Jon Tygesen faillit éclater de rire et ne sut quoi répliquer.

“Tu n'as pas froid aux yeux, toi, mon garçon. Tu crois savoir comment fonctionne une chaudière ? demanda-t-il avec indulgence et amusement à la fois. Je n'ai peut-être pas besoin de vous l'expliquer, alors !”

Mais les trois enfants hochèrent la tête avec fièvre. Jon Tygesen se lança alors dans la visite commentée qu'on lui demandait parfois d'effectuer à l'intention de visiteurs distingués venus de la ville. Il procéda de façon tout aussi systématique, partant de l'énergie produite par la combustion du charbon, poursuivant par l'étincelante chaudière de cuivre et de laiton, et expliquant pour finir la transmission du mouvement au moyen des manivelles, engrenages et autres principes mécaniques.

Les trois garçons eurent bientôt un grand sourire de satisfaction aux lèvres et, curieusement, semblaient tout comprendre. Car de temps en temps – au début, non sans une certaine timidité –, l'un d'eux posait une question sur tel point de détail que Jon Tygesen avait esquivé pour ne pas tout compliquer. C'était étrange. Comment diable trois jeunes fils de pêcheur d'Osterøya pouvaient-ils être aussi à l'aise dans une salle des machines moderne où ils n'avaient jamais pu pénétrer, sans aucun doute ?

Ils admirèrent d'ailleurs ne jamais être montés à bord d'un vapeur. Mais ils avaient lu des choses sur les machines, quelque part, probablement dans une revue quelconque. Quoi qu'il en soit, ils comprenaient parfaitement et étaient intéressés à un point qui sortait vraiment de l'ordinaire.

Lorsque le vapeur accosta au tout nouveau quai de Munkebyggen, Jon Tygesen ne manqua pas de s'assurer qu'un membre de leur famille les attendait avant de leur faire au revoir de la main et de regagner, pensif, la salle des machines.

*

Ils connaissaient à peine leur oncle Hans, car cela faisait des années qu'il avait quitté la région. Il leur parut bien petit, et ses mains également, comparé à leur père. Ils ne répondirent que par monosyllabes aux questions qu'il leur posa sur la façon dont leur voyage s'était déroulé et sur la santé de sa sœur, tout en traversant la ville.

Ils étaient déjà venus à Bergen, mais jamais pour si longtemps. En été, par beau temps, il leur était arrivé de s'y rendre avec leur père et leur oncle Sverre pour vendre du poisson sur le quai. Mais ils n'avaient jamais pénétré dans le cœur de la cité et, une

fois surmontées leur timidité et leurs premières appréhensions, ils eurent tant de sujets d'étonnement et de questions que leur oncle leur trouva des ressemblances avec des petits cormorans demandant sans cesse la becquée.

L'oncle Hans habitait Verftsgaten, près de la mer, dans une maison de trois étages où vivait une foule de gens ; on appelait cela un "appartement". Il était composé d'une pièce, d'une cuisine et d'une chambre de bonne, comme on disait. C'était là que les frères allaient vivre, leur oncle leur ayant confectionné de ses propres mains trois petites couchettes.

Ils firent la connaissance de Solveig, sa femme, et la saluèrent poliment en s'inclinant légèrement et lui serrant la main comme leur mère leur avait montré qu'il convenait de faire. Elle les félicita pour leur beau chandail et ajouta quelques mots qu'ils ne comprirent pas à propos des talents de leur mère.

La vie en ville était bizarre, du moins à deux points de vue. Le premier, c'était que de l'eau sortait d'un robinet bien qu'on fût à plusieurs mètres au-dessus du sol. Le second, qu'il leur fallut apprendre très vite, c'était la façon très particulière de faire ses besoins. Une clé était accrochée au mur, près de la porte de la cuisine. Elle donnait accès à l'un des cabinets numérotés qu'il y avait dans la cour. On le partageait avec son voisin et nul autre n'avait le droit de s'en servir. Une fois par semaine, des hommes venaient chercher les bidons, au cours de la nuit. On les appelait "vidangeurs", c'était un mot nouveau qui leur faisait presque peur. Ils étaient à peu près aussi excitants à voir que les gros rats, dans la cour.

On prenait les repas dans la cuisine, après avoir dit le bénédicité. La nourriture consistait surtout en poissons et pommes de terre, avec de la viande de porc une fois par semaine, comme à la maison.

*

Lauritz, Oscar et Sverre ne tardèrent pas à s'accoutumer à la corderie *Cambell Andersen*, qui n'était qu'à une dizaine de minutes à pied de l'endroit où ils habitaient. Étant vifs d'esprit, ils apprirent vite à manier cordes et outils, si bien que l'oncle

Hans fut bientôt assailli de questions élogieuses de la part de ses camarades de travail et du contremaître. Il leur expliqua que c'étaient des fils de pêcheur qui sortaient en mer depuis l'âge de cinq ans et qui avaient dû se débrouiller très tôt avec toutes sortes de choses. Leur père et leur grand-père avaient par exemple construit de leurs propres mains un bateau de pêche d'une taille exceptionnelle et les garçons avaient naturellement dû leur servir de manœuvres.

Au bout d'une semaine, le contremaître Andresen décida, sans en référer à la direction, que les petits Lauritzen recevraient un salaire au bout d'un mois, au lieu des trois habituels. Il ne faisait en effet aucun doute, à ses yeux, que ces trois-là feraient vite d'excellents ouvriers cordeliers.

Le dimanche, on allait se promener, comme disait l'oncle Hans. Après le service divin, on arpentait les rues de la ville dans des beaux habits, sans but précis, mais en saluant ça et là les personnes qu'on rencontrait. L'itinéraire préféré des trois frères était celui qui montait vers le petit fjord artificiel – qu'on ne pouvait appeler ainsi, en fait – baptisé Lille Lungegårdsvann. Le dimanche, des hommes en bras de chemise s'y déplaçaient à la rame, leur redingote posée près d'eux sur le banc de nage, tandis qu'à l'arrière, des dames tenaient un parapluie au-dessus de leur tête même s'il ne pleuvait pas. Quant à savoir pourquoi ils se donnaient tout ce mal, cela resta longtemps un mystère pour ces enfants : en effet, ces gens n'allaient nulle part et ne pêchaient pas non plus. L'oncle Hans finit par leur expliquer qu'en ville, on ramait pour le plaisir. C'était un peu comme se promener, avec la seule différence que c'était en bateau. L'explication ne fit qu'accroître la perplexité des trois garçons.

Le long de l'une des berges de Lille Lungegårdsvann, du côté nord, se trouvaient les grandes maisons de trois ou quatre étages de Kaigaten, avec des sculptures et des décorations sur la façade. Comme elles étaient en pierre, leur charge au sol devait être extrêmement grande, s'étonnèrent-ils auprès de leur oncle la première fois qu'ils virent cette splendide rue, avant de lui demander comment on avait résolu le problème. Il leur répondit que ces pierres étaient lourdes, c'était exact, mais qu'en les empilant les unes sur les autres, elles s'équilibraient par leur propre poids.

Il vit bien que les garçons ne le croyaient pas, mais il n'avait pas de meilleure explication à leur fournir. En effet, il ne s'était jamais posé la question, pour sa part.

Au bout d'un mois et demi, à l'approche de la Saint-Jean, les enfants perçurent une avance sur leur salaire et purent payer la nourriture qu'ils avaient consommée chez oncle Hans et tante Solveig. Il leur resta même un peu d'argent. À l'issue d'un vote, par deux voix pour et une contre, ils décidèrent d'envoyer les cinq couronnes restantes à leur mère. Lauritz, lui, aurait préféré acheter un livre sur les locomotives.

Tout s'annonçait donc très bien. Pourtant, dès la fin de l'été, une catastrophe survint. Après coup, Hans Tufte se reprocha de ne pas avoir fait plus attention. Mais jamais il n'aurait pu imaginer que les trois garçons, jeunes comme ils étaient, auraient idée de sortir en cachette à la faveur des nuits claires de juin. Et, s'il avait entendu le moindre bruit, sans doute aurait-il cru que l'un d'eux allait aux cabinets. Il tenta désespérément de se déculpabiliser en se disant que jamais de la vie il n'aurait pu deviner quoi que ce soit. Il n'avait même pas remarqué qu'ils souffraient de manque de sommeil, comme cela avait sûrement été le cas.

Mais ce qui le tourmentait le plus, c'était qu'il allait devoir expliquer à Maren Kristine, sa sœur, la façon fort piteuse dont la vie de ses enfants à la ville avait pris fin.

*

Christian Cambell Andersen, fils aîné du propriétaire de la corderie, avait vingt-huit ans et devait bientôt reprendre l'entreprise à son compte. C'était un homme de belle allure, à la moustache conquérante, mais qui, curieusement, était resté célibataire. On pouvait voir en lui un membre encore jeune de la bonne société bergenoise, même s'il était difficile de dire qui méritait d'être considéré comme tel. Quoi qu'il en soit, il était membre à part entière tant du Comité pour le chemin de fer que de la Société dramatique, ainsi que de La Bonne Intention, club de messieurs faisant aussi office de société de bienfaisance. Il avait toujours plein d'idées en tête et était très apprécié dans la sphère mondaine.

Juste avant le congé de la Saint-Jean, il passa, pour une raison ou pour une autre, devant le bureau, au moment même où l'activité se mettait en veilleuse. À son grand étonnement, il croisa des ouvriers qui traversaient la cour et se dirigeaient vers une baraque, inutilisée depuis un an et demi, ayant jadis servi de dépôt de chanvre de réserve.

Il s'enquit de savoir ce qui se passait et de la raison pour laquelle ces hommes portaient de grosses haches sur leur épaule. Pour toute réponse, il n'obtint que des propos évasifs sur des "bêtises de garnements" auxquelles on allait mettre un terme. Ceci ne manqua pas de piquer sa curiosité et il accompagna les hommes jusqu'à la baraque, allant jusqu'à ouvrir lui-même la double porte vermoulue.

Ce qu'il vit le stupéfia à tel point qu'il resta d'abord bouche bée, tout en fouillant vainement dans sa mémoire. Ce n'était en effet rien de moins qu'un bateau à moitié terminé. Et pas n'importe quelle misérable embarcation, non, un modèle réduit de bateau viking.

"Mon Dieu, marmonna-t-il dans sa barbe en se rendant enfin compte de ce qu'il voyait, mais c'est le bateau de Gokstad* !"

Il saisit prestement le mètre pliant que l'un des ouvriers transportait dans la poche de son pantalon de travail et se mit à mesurer le navire. En comptant selon le système récemment introduit en Norvège et en Suède, il avait une longueur de quatre mètres soixante et une largeur maximale de cent deux centimètres. Tout semblait concorder.

Pour s'en assurer, il traversa la cour au petit trot, en direction du bâtiment principal, mais changea soudain d'avis et revint sur ses pas.

"Que comptez-vous faire avec vos haches, les gars ? demanda-t-il aux ouvriers.

— Eh ben, le contremaître, il a dit de faire du petit bois de cette saleté, pour que ça soit propre ici, répondit le plus âgé d'entre eux, légèrement inquiet devant la fièvre manifeste du fils du propriétaire.

* Bateau de la fin du IX^e siècle découvert dans le Sandefjord en 1880 et désormais l'un des trésors du musée des Navires vikings de Bygdøy, à Oslo, ainsi que les objets qu'il contenait. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Pour l’amour de Dieu, ne touchez à rien là-dedans ! ordonna-t-il. Laissez tout en l’état, les outils et le reste. Et puis, au fait, qu’est-ce que c’est que cette histoire de « bêtises de garnements » ?”

La réponse le laissa pantois, tant elle lui parut invraisemblable. Comment ces trois apprentis âgés d’une dizaine d’années et engagés récemment, auraient-ils pu construire cela ? Où étaient-ils d’ailleurs, ces mioches ?

La réponse qu’on lui marmonna ne laissa pas de l’inquiéter, cette fois. Le contremaître Andresen avait administré une correction aux trois petits voleurs et les avait aussitôt mis à la porte. Et son subordonné immédiat, l’oncle des enfants, avait été prié de les conduire au vapeur pour les renvoyer chez eux.

“Mais pourquoi les traiter de voleurs ? s’étonna Christian Cambell Andersen.

— Eh bien, ils avaient dérobé du bois de la scierie voisine, certes parmi les tas de rebut, mais ce n’en était pas moins du vol. Et, les outils, ils les avaient empruntés à l’atelier de réparations de la corderie.”

Résigné, il accueillit l’explication d’un hochement de tête, car il ne servait à rien de discuter sur ce point. Il se contenta de répéter son ordre de ne toucher à rien dans la baraque, pas même aux outils “volés” et à tout autre matériel pouvant s’y trouver. Là-dessus, il se hâta de remonter dans son bureau et se mit à fouiller sur l’étagère où il conservait sa documentation sur les Vikings.

Comme tant d’autres personnes à cette époque, pour ne pas parler des touristes étrangers, Christian Cambell Andersen était féru de tout ce qui avait trait aux Vikings. Il connaissait par cœur *La Saga de Fridtjof** et, dès l’âge de vingt et un ans, il avait suivi de près les fouilles de Gokstad, qui avaient permis de mettre à jour un premier bateau très bien conservé.

Il finit par trouver ce qu’il cherchait, à savoir le livre indiquant les mesures exactes du navire. En convertissant les pieds et pouces en système métrique, il obtint une longueur de vingt-trois mètres trente et une largeur maximale de cinq mètres vingt. Il posa la

* Nous conservons l’orthographe norvégienne, choisie par l’auteur, du chef-d’œuvre du poète romantique suédois Esaias Tegnér (1782-1846).

division et fit rapidement le calcul. Résultat : les garçons avaient construit leur réplique à l'échelle 1/5, au centimètre près.

Il se laissa retomber dans son fauteuil de bureau anglais, s'efforçant de comprendre. Pris de vertige, il se dit ensuite qu'il devait absolument aller voir de plus près ce que les enfants avaient fait. Il se leva résolument, gagna à grands pas décidés la baraque, de l'autre côté de la cour, et ouvrit la double porte en grand, pour y voir clair.

Ils avaient parfaitement réussi à construire la coque à clins, ce qui était proprement incompréhensible étant donné la courbure accentuée de ses lignes, qui se rejoignaient à la poupe et à la proue tout en s'écartant au maximum au centre du bateau. En outre, ses deux extrémités étaient fortement incurvées vers le haut. Comment de petits garçons ne disposant pas des outils nécessaires avaient-ils pu obtenir ces lignes d'une audacieuse élégance, et ce à l'aide de morceaux de bois qu'ils avaient trouvés plus ou moins par miracle sur le tas de débris de la scierie ? C'était un mystère qui dépassait l'entendement.

Il caressa de la main le bordé. Pas la moindre écharde, chaque détail était minutieusement poli. Sur les côtés de la proue, un motif décoratif mettant en scène des dragons avait été gravé en relief, même s'il n'était encore qu'à moitié achevé. Or il n'existait aucun modèle de décoration de ce genre, du moins sur le bateau de Gokstad, Christian Cambell Andersen en était absolument persuadé car, dans ce cas, il en aurait eu connaissance. Pourtant, ces dragons semblaient tout à fait authentiques et étaient exécutés à la perfection.

Les bancs de nage n'avaient pas encore été mis en place et étaient appuyés contre l'une des parois de la baraque. Mais ils étaient très bien polis, eux aussi, et promettaient un bon confort. Quel dommage que ces garçons n'aient pu mener leur œuvre à bien avant qu'un idiot ne les surprenne !

Des bêtises de garnements ? Une correction suivie d'une mise à la porte et d'un renvoi à la maison ?

En plus d'être fort cruel et peu chrétien, tout cela était parfaitement stupide. Les cordiers n'étaient certes ni des marins ni des constructeurs de bateaux, mais n'importe quel habitant de Bergen devait posséder au moins un certain sens du beau en la matière.

Le mal était sans doute réparable, mais toute la question était de savoir comment. Il valait la peine de s'en soucier.

Comme la plupart des autres habitants de la ville, il monta sur Engen, quelques heures plus tard, pour voir les feux de la Saint-Jean. Mais ses pensées étaient ailleurs et il quitta très tôt les festivités. Il y avait de la pluie dans l'air et il ne voulait pas arriver trempé à son club. Il avait convenu une partie de whist, précisément ce soir-là, avec Halfdan Michelsen, qui avait le même âge que lui et n'allait pas tarder à reprendre le chantier naval le plus réputé de la ville, et les armateurs Mowinckel et Dünner, tous deux nettement plus âgés que Christian et Halfdan mais qui disaient aimer échanger des réflexions avec la génération sur le point de prendre la relève. À condition de ne pas parler politique.

Christian joua extrêmement mal ce soir-là, et les autres ne manquèrent pas de remarquer que ses pensées étaient ailleurs. Pourtant, ils se gardèrent de le questionner à ce sujet. Sans doute était-ce une affaire de cœur quelconque et on ne parlait pas de ce genre de chose, à La Bonne Intention. C'était du domaine privé.

Mais ensuite, une fois devant son habituel verre de *whisky and soda*, tandis que la pluie tambourinait contre les gros carreaux serts de plomb, que le feu de bois crépitait dans l'âtre et que les fauteuils de cuir à l'anglaise bruissaient douillettement, il finit par avouer ce qui le tracassait.

Sans détour, il raconta donc qu'indépendamment de sa volonté, les contremaîtres de la corderie avaient mis à la porte trois apprentis, après leur avoir administré une correction avec des courroies de cuir, au motif que – tenez-vous bien – ils avaient construit un modèle réduit presque complet et parfaitement à l'échelle du bateau de Gokstad.

Les autres le regardèrent comme s'il était devenu fou.

“Quel âge avaient-ils, ces apprentis ? demanda prudemment Dünner.

— Onze ans, à peu près, je crois”, répondit piteusement Christian, craignant qu'on ne se moque de lui.

C'est bien ce qui se passa, les autres ne pouvant se retenir, avant de s'excuser rapidement et d'agiter la main devant leur visage pour écarter la chose de leurs pensées. Il s'ensuivit un silence embarrassé.

“J’ai une proposition à faire, grommela Christian. Je vous parie tout d’abord, messieurs, que vous serez étonnés et que vous me donnerez raison quand vous verrez cette merveille. Et, pour vous faire pardonner votre incrédulité, vous me paierez mon whisky pendant le reste de l’année. Dans le cas contraire, bien entendu, c’est à moi que reviendra cette charge en votre faveur.”

Un éclat de rire général détendit l’atmosphère et on envoya aussitôt chercher un fiacre. Par un temps pareil, il n’était pas question d’effectuer à pied la distance, pourtant réduite, les séparant de la corderie, à Nordnes.

Une demi-heure plus tard, Christian ouvrait les portes de la vieille baraque, tandis que le fiacre attendait ses passagers. Il saisit deux lampes à pétrole pour dissiper la pénombre, tandis que les autres retenaient leur souffle. En gens de mer qu’ils étaient, ils comprirent aussitôt ce qu’ils avaient devant les yeux. Mais aucun d’entre eux n’ouvrit la bouche pendant un bon moment.

Au lieu de cela, ils se mirent à inspecter le bateau et à se signaler les uns aux autres leurs diverses trouvailles. Par exemple, le fait que les garçons avaient réussi à faire tenir l’ensemble du bordé uniquement à l’aide de chevilles, sans avoir recours à un seul clou. Mais comment avaient-ils pu fabriquer des chevilles sans tour à bois ? Halfdan, familier de la construction navale depuis ses jeunes années, en examina une de près, prit un marteau et un coin pour l’extraire de la coque, et l’observa avec minutie, d’abord en fronçant les sourcils puis avec un large sourire. Ensuite il prit joyeusement la parole, un instant, pour assurer ses amis que ces “garnements” étaient vraiment fort ingénieux. Ils avaient en effet fabriqué les chevilles à la main, mais en forme de cônes, avaient ensuite enveloppé d’un peu de chanvre et avaient enduit d’une couche de goudron la partie de celles-ci destinée à pénétrer dans le trou du bordé. Puis ils avaient enfoncé la cheville au marteau, en sorte que le chanvre et le goudron soient comprimés et avaient le tout solidement fixé. Enfin, ils avaient scié l’extrémité qui dépassait et poli la surface au papier de verre.

Mais comment s’y étaient-ils pris pour obtenir la courbure nécessaire du bois, par exemple l’arrondi très accentué de la proue et de la poupe ?

Après avoir observé le tout de près à la lumière d'une des lampes à pétrole, ils finirent par trouver le fin mot de l'histoire. Un seau à eau était en effet posé sur des pierres, contre le mur du fond de la baraque et, en dessous, on voyait des traces très nettes de feu. Ils avaient eu recours à la vapeur, tout simplement.

Mais la trouvaille la plus étonnante que firent les amis fut celle du modèle. Il était apposé sur l'une des parois latérales et constitué d'images en couleurs du bateau de Gokstad, à la fois tel qu'il se présentait au début et à la fin de sa restauration, et tel qu'on l'imaginait, achevé, mille ans auparavant. À cela, les garçons avaient ajouté divers dessins et mesures. Les gravures avaient été prélevées sur un magazine de loisirs et, en tant que plan destiné à les guider dans leur travail de construction, elles étaient assez rudimentaires.

Christian nota cependant qu'il n'y avait pas, parmi les images tirées du magazine, de suggestions concernant le motif décoratif représentant les dragons de la proue et de la poupe.

C'est de joyeuse humeur qu'on revint au club et les amis de Christian s'engagèrent alors à ce que celui-ci ne quitte plus jamais le local en état de sobriété, jusqu'à la fin de l'année – et cela à leurs frais, bien entendu.

Mais quand on trinqua pour la première fois, lors de la seconde tournée de ce soir de la Saint-Jean, ce fut dans un silence presque parfait. Il était tard et la plupart des autres membres du club étaient déjà rentrés chez eux.

Tous en convinrent : ce qu'ils avaient vu tenait du miracle. Trois jeunes garçons qui étaient allés à l'école pendant quatre ou cinq ans, au maximum, car c'était tout ce qui était possible dans un endroit aussi retiré que le leur, avaient réalisé quelque chose qui aurait aisément servi de chef-d'œuvre à un candidat au titre d'ingénieur naval. Les voies du Seigneur étaient insondables, en vérité. Pourquoi avait-Il doté ces trois fils de pêcheur d'Osterøya d'un tel génie technique ? À quoi pourrait bien leur servir, pour poser des filets à morue, une mécanique cérébrale aussi perfectionnée ?

Christian, qui ne croyait pas outre mesure au Seigneur ni à l'impénétrabilité de ses voies, objecta sèchement que, quoi qu'il en soit à ce sujet, ces garçons ne seraient pas pêcheurs, en

réalité. Ils étaient en effet destinés à être ingénieurs, à construire des chemins de fer et des ponts.

Les autres le regardèrent d'abord avec stupéfaction, tandis que l'idée germait lentement en eux. Ils hochèrent alors joyeusement la tête. Cette perspective était aussi judicieuse qu'évidente. Pour qui voulait y voir la main de Dieu, c'était même un signe indiscutable.

Le Comité pour le chemin de fer de Bergen avait été fondé dès 1872 et tous en étaient membres actifs. Mais le projet n'avait progressé que très lentement du fait que, à Kristiania*, les politiciens semblaient penser que les gens de Bergen n'avaient qu'à continuer à venir dans la capitale par voie de mer, s'ils avaient quelque chose à y faire, puisque c'étaient tous des marins. À contrecœur, le Parlement avait consenti à financer le tronçon entre Bergen et Voss et celui-ci était en service depuis quelques années. Mais il restait encore à effectuer le grand bond et à le prolonger de Voss à Kristiania, à travers le haut plateau du Hardangervidda. Les politiciens renâclaient, prétendant qu'il était impossible de construire un chemin de fer à une telle altitude et par un tel froid, à travers les masses neigeuses d'une région qui connaissait huit mois d'hiver. En outre, la Norvège ne possédait pas d'ingénieurs suffisamment qualifiés pour cela et, même en Suisse, on n'avait pas réussi à mener à bien de tels projets. Se lancer dans une entreprise condamnée d'avance, ce serait, quoi que puissent en penser certains Bergenois dans leur optimisme naïf, gaspiller de façon irresponsable des deniers publics déjà fort limités.

Tout le monde était certes d'accord pour dire que la ligne de Bergen – tel était désormais le nom du projet – était un défi en matière de construction. Mais de là à affirmer qu'elle était irréalisable...

“Conclusion, dit l'armateur Dünner, une fois qu'ils eurent examiné la chose sous tous les angles, nous allons former nos propres ingénieurs, leur procurer les meilleures connaissances techniques au monde et en assumer le coût. Ils nous le rendront en construisant notre ligne de chemin de fer.”

Un silence pensif s'établissait autour de la table. Puis on commanda une dernière tournée et on trinqua à la santé de Christian,

* Nom porté par Oslo de 1625 à 1924.

qui allait maintenant pouvoir boire gratuitement pendant six mois. Cela ne mit pourtant pas un terme au silence. Ce que venait de suggérer Dünner avait en effet de quoi faire taire les plus bavards.

“C’est une décision bien délicate à prendre, objecta finalement son collègue Mowinckel. Je suis d’accord avec Dünner sur le fond et d’un point de vue rationnel. Mais la vie de ces garçons est entre les mains de Dieu et non pas entre les nôtres, quel que soit notre désir d’investir leurs dons dans ce projet qui nous tient tellement à cœur. Laissez-moi donc vous dire ceci. *La Bonne Intention* est toujours en quête de judicieuses actions de bienfaisance. Or, nous avons là une veuve dans la gêne qui a trois fils exceptionnellement doués à charge. Est-ce que ce n’est pas suffisant, pour commencer ?”

Les autres hochèrent la tête en signe d’assentiment et levèrent leur verre pour sceller leur accord. Et on décida de charger Christian d’aller convaincre la veuve.

*

Pour une fois, il n’y avait pas un seul nuage dans le ciel, en cette journée de juin. Il est vrai qu’il avait plu pendant dix jours sans discontinuer, lorsque Christian monta sur l’*Ole Bull*, dans le port de Bergen. Il y avait une quantité inhabituelle de touristes à bord, ce jour-là – surtout des Allemands, semblait-il –, peut-être à cause du changement de temps. Le salon de première classe était bondé et on y était vraiment à l’étroit. Christian se préparait à aller faire un tour sur le pont lorsque sa voisine lui demanda s’il parlait allemand. Après s’être entendu dire que oui, elle se mit à lui poser des questions sur les Vikings et, comme il était lui-même passionné par le sujet, il fut en mesure de répondre à la plupart d’entre elles. D’autres membres du groupe se joignirent alors à eux, à tel point qu’il se sentit bientôt dans la peau d’un guide touristique – mot nouveau pour un métier nouveau.

Les étrangers étaient véritablement fous de Vikings et, l’été, ils grouillaient dans les fjords de la côte ouest. C’était un peu étonnant, mais bon pour la Norvège, naturellement, car ils ne regardaient pas à la dépense, ces gens-là.

Il parvint finalement à se libérer et à sortir sur le pont, mais ce fut pour partager le spectacle qui s'offrait à lui. Pour qui était né dans l'ouest du pays et ne connaissait rien d'autre, il n'avait bien sûr rien que de très banal. Des eaux étincelantes, des sommets couverts de neige, des parois rocheuses plongeant à pic dans la mer, des chutes d'eaux vertigineuses... Mais quand on venait d'une métropole aussi noire de suie que Londres ou Berlin !

Ce pourrait donc être une excellente affaire que d'investir dans le tourisme. Il n'y avait certes aucun déshonneur à fabriquer des cordes, mais l'avenir s'annonçait-il source de profit au même degré dans ce domaine que dans celui des nouveaux hôtels de tourisme ? On pouvait se poser la question. Et ce serait un intéressant sujet de discussion entre amis, le soir, au club.

Sur le ponton rudimentaire de Tyssebotn, où la passerelle oscillait dangereusement sous ses pieds, il eut l'impression que quelque chose se nouait en lui. Il ne pouvait plus se laisser distraire par le paysage et devait se concentrer sur le délicat entretien qu'il allait avoir.

Personne ne semblait être venu à sa rencontre, bien qu'il eût évidemment annoncé sa visite par écrit. C'était étrange. La veuve n'avait même pas envoyé l'un de ses petits génies de fils pour l'accueillir et il en fut réduit à demander son chemin.

Quand il franchit enfin le seuil de la pièce principale de Frøyenes, plongée dans l'obscurité, les trois garçons étaient assis l'un à côté de l'autre sur un banc, tête basse, n'osant pas lever les yeux vers lui.

La veuve Maren Kristine, elle, était assise, droite comme un I, sur un grand siège en bois orné de décorations – il nota au passage qu'il s'agissait de dragons – et, d'un geste, elle se contenta de le prier de prendre place sur un siège analogue, en face d'elle. Elle n'avait pas prononcé un seul mot, fût-ce une simple parole de bienvenue. C'était lugubre.

Christian dut faire effort sur lui-même pour ne pas se laisser aller à la panique. Il avait l'impression de se trouver en plein cauchemar et d'être vu d'un mauvais œil. Une vague odeur de vache régnait dans la pièce, mais ce qui le gênait le plus, en définitive, c'était le fait que cette veuve, à peine plus âgée que lui, était l'une des plus belles femmes qu'il ait jamais vues. Elle était vêtue de

noir, jusqu'à son fichu, d'où dépassaient çà et là de longues mèches de cheveux cuivrés. Ses yeux bleu clair le dévisageaient avec calme, mais sans aucune aménité. Sur la table, devant eux, était posé un petit plat de gâteaux. Sur les murs de bois étaient accrochées des tentures d'un genre qu'il n'avait encore jamais vu et qu'il aurait aimé regarder de plus près, mais il n'en avait pas le loisir. Il lui fallait en venir au fait, car la famille semblait croire qu'il était là pour exiger d'autres représailles à l'encontre des trois garçons.

“Je suis très heureux que vous puissiez me recevoir en présence de vos fils, madame Eriksen”, commença-t-il par dire, en mobilisant toute son énergie. “J'ai certaines choses importantes à vous dire et je vais vous les exposer dans l'ordre.”

Il observa alors une pause pour regarder les garçons du coin de l'œil. S'attendant au pire, ceux-ci n'osaient toujours pas lever les yeux vers lui.

“En premier lieu, je dois vous féliciter, madame Eriksen, poursuivit-il, d'avoir le bonheur de posséder trois fils aussi doués. C'est avec ravissement – le mot n'est pas trop fort – que j'ai vu le modèle réduit du bateau de Gokstad qu'ils ont construit.”

Il se tut un instant, pour regarder de nouveau les enfants, qui levèrent la tête, surpris, et échangèrent de timides et rapides sourires, avant de retrouver leur sérieux, de peur que leur mère ne les voie. Puis ils baissèrent aussitôt la tête comme pour prier.

La veuve, elle, n'avait toujours rien laissé paraître. Christian n'avait jamais vu quelqu'un capable de maîtriser à ce point ses sentiments et il ne sut que penser : était-ce de la peur ou de l'hostilité, qu'elle cherchait ainsi à dissimuler ?

“Le second but de ma visite”, poursuivit-il, maintenant un peu plus sûr de parvenir à détendre l'atmosphère, “c'est de vous présenter les excuses les plus sincères de la firme Cambell Andersen quant à la façon bien injuste dont nos employés ont traité vos enfants pour leur exploit hors du commun. Je peux vous assurer, madame Eriksen, que si mon père et moi, qui sommes propriétaires de l'entreprise, avons été les premiers à découvrir cette magnifique réalisation, la suite des événements aurait été beaucoup plus heureuse et surtout beaucoup plus juste. Au lieu de recevoir une correction et d'être mis à la porte, ils auraient été récompensés.”

C'est alors que la veuve réagit pour la première fois, mais ce ne fut que de façon plus accentuée. Elle respira profondément, non pas une seule fois mais plusieurs, mettant ainsi en valeur les charmes de sa poitrine, ce dont Christian ne manqua pas de s'aviser, à sa courte honte.

“Sachez, monsieur Cambell Andersen”, finit-elle par dire d'une voix parfaitement maîtrisée, bien que toujours un peu haletante, “que rien ne pourrait me faire plus plaisir. C'est tout ce que je peux dire.”

Les trois garçons n'étaient plus recroquevillés sur leur banc. Ils s'étaient redressés et observaient de près le visiteur, d'un regard d'expectative. Christian en fut très soulagé, persuadé que la glace était rompue et qu'il suffisait désormais d'attiser légèrement le feu.

“J'ai aussi sur moi, reprit-il avec l'esquisse d'un sourire, le salaire de vos enfants pour la période pendant laquelle ils ont été injustement licenciés. Mais, en plus de cela, je suis porteur d'une proposition que je vous serais reconnaissant de prendre en considération, madame Eriksen. Elle émane d'une société de bienfaisance de Bergen que je représente également, même si elle n'a rien à voir avec ma firme. Le bureau de *La Bonne Intention*, comme nous avons choisi d'appeler cet organisme, a en effet décidé de vous proposer de prendre en charge l'éducation de vos enfants, d'abord à l'École cathédrale de Bergen, puis à l'École polytechnique supérieure pour garçons de Kristiania, avant de leur permettre d'obtenir un diplôme d'ingénieur à l'université de Dresde, en Allemagne. La plus renommée au monde en la matière.”

Sur le banc, les trois garçons le dévisageaient bouche bée, à peu près comme il s'y attendait. La veuve, elle, ne laissait nullement transparaître ce qu'elle pensait. Il se tut pour lui laisser le temps de répondre. Au bout d'une ou deux minutes, il finit par se demander s'il n'avait pas trop chargé la barque, pour un premier contact. Peut-être ne comprenaient-ils pas bien l'ampleur de la proposition qu'il leur faisait ?

La veuve gardait toujours le silence en hochant de temps en temps la tête, imperceptiblement, comme pour elle-même et pour préparer sa réponse. Elle finit par prendre une longue inspiration et se mit à parler, lentement mais sûrement, sans jamais bafouiller,

dans un dialecte très particulier, dont il ne se rendait compte que maintenant à quel point il était difficile à saisir.

“Le pasteur a dit la même chose que vous, monsieur Andersen. Il était d’avis que ces garçons ne devraient pas être pêcheurs et qu’ils devraient partir pour Bergen afin d’apprendre les grandes choses de ce monde. Mais je sais maintenant, comme je m’en doutais à l’époque, que ces écoles nous prennent nos enfants. Celui qui reçoit une éducation de ce genre ne revient pas. Jamais. J’ai donc dit non et je le dis encore. Parce que j’ai bien trop besoin de trois petits hommes pour remplacer le très grand que j’avais jadis, ici, et que la mer m’a pris.”

Christian Cambell Andersen fut tellement surpris qu’il n’eut pas la présence d’esprit de répondre, tout d’abord. Ne venait-il pas apporter un présent royal, un peu comme les Mages devant la Vierge Marie et l’Enfant Jésus, et le déposer dans toute sa splendeur devant les pieds d’une veuve de pêcheur toute de noir vêtue ? Et elle le refusait, sans s’enfermer le moins du monde dans les mots qu’elle utilisait.

Cela méritait réflexion. Il observa de nouveau les trois garçons, bien droits sur le banc, qui les dévisageaient, lui et leur mère, en écarquillant les yeux de frayeur. Ils donnaient l’impression d’attendre désespérément qu’il dise quelque chose d’une telle sagacité que cela mettrait fin à toute discussion. Mais il avait la tête vide, pour sa part, car il avait été totalement pris par surprise.

La veuve l’avait laissé attendre quelques interminables minutes. Et maintenant, c’était lui qui faisait de même, pour se donner le temps de réfléchir. Mais il n’était pas possible de garder éternellement le silence, en pareil lieu.

“Voyons, madame Eriksen, reprit-il lentement tout en cherchant encore ses mots. C’est maintenant l’été et le temps de la fenaison, là-haut. Vos fils sont bien là, chez vous, et les cours, à Bergen, ne reprennent qu’après ce qu’on appelle les grandes vacances, c’est-à-dire plusieurs semaines après les foins. C’est une première chose. La seconde, madame Eriksen, c’est que nous n’avons pas manqué, nous autres à La Bonne Intention, de prendre en considération – pardon, de tenir compte – votre délicate situation. Nous avons donc décidé que si vous nous autorisiez à donner à vos fils l’éducation que je vous ai proposée,

nous vous attribuerions une pension de veuve dont le montant couvrira largement la perte du travail de vos vaillants garçons dans votre ferme.”

C’était un mensonge caractérisé. Il venait d’inventer cela sous la pression des circonstances. Mais il venait aussi de s’apercevoir qu’en prenant leur décision, ces messieurs bien nantis de Bergen dont il faisait partie ne s’étaient pas souciés de ce que cela impliquait, pour une veuve de pêcheur de fraîche date, de perdre ses fils. Pour ce genre d’omission – ou de manque d’imagination, du moins –, il convenait de le réparer au moyen du discret ajout d’une pension de veuvage.

Si un membre du bureau de la Société très à cheval sur le règlement estimait qu’il avait outrepassé la mission dont il était investi, comme il venait en effet de le faire, il prendrait cette pension à sa charge, avec l’aide de Dieu.

La belle veuve gardait de nouveau le silence, méditant sa réponse. Les enfants, eux, étaient toujours assis sur leur banc, droits comme des I, mais légèrement penchés en avant, et ils ne quittaient pas leur mère des yeux. Leur avis, à eux, ne faisait aucun doute.

“Mère, dit soudain l’un d’eux. Pardonnez-moi de prendre la parole sans votre permission. Mais il faut que je dise une chose. Tous les trois, nous désirons cela plus que quoi que ce soit au monde. Nous ne pourrions rêver mieux. Et nous jurons de prendre toujours bien soin de vous, Mère.”

Ses deux frères appuyèrent ses propos de vigoureux hochements de tête.

De nouveau, Christian Cambell Andersen eut un puissant sentiment d’irréel et de rêve. Cet ingénieur en herbe, futur constructeur de bateaux, de ponts ou quoi que ce soit d’autre, venait de parler avec les mots de Snorri Sturluson*, exposant ses arguments avec logique et concision, en trois temps.

Pourtant, la réponse de la mère se fit attendre. Son visage ne laissait rien transparaître de ce qu’elle pensait, ni de la direction

* Écrivain, homme politique et historien islandais (1179-1241), célèbre dans tout le Nord pour ses œuvres littéraires et sa maîtrise de la rhétorique et des arts du langage.

dans laquelle elle penchait. Puis il s'éclaira, aussi brusquement que lorsque les magnifiques rayons du soleil percent la grisaille des nuages, sur le fjord.

“Monsieur Christian Cambell Andersen, dit-elle. J'ai grande confiance dans votre bonne volonté. Les espoirs que je place en vous sont aussi grands. Prenez bien soin de mes fils.”

Ces propos-là aussi auraient pu être prononcés dans une saga de l'époque viking, pensa-t-il.

*

Tandis que sévissait l'une des pires tempêtes de l'automne, le directeur de l'École cathédrale de Bergen, siégeant au bureau de La Bonne Intention en qualité d'assesseur, en vint au point numéro dix-huit de l'ordre du jour, qui portait sur le bilan des premiers mois de la scolarité des enfants Lauritzen.

Il avait été délicat de leur assigner leur juste place, commença-t-il par faire remarquer, leurs connaissances étant très inégales. Apparemment, ils avaient suivi une sorte d'enseignement auprès du pasteur local, à Osterøya. Celui-ci comportait uniquement les connaissances de base, à savoir apprendre à lire, écrire et compter ; après cela, au revoir, direction sur un bateau de pêche. Dans certaines matières, tels que l'allemand, la géographie et l'histoire moderne, ils étaient donc très en retard par rapport aux enfants de leur âge.

Dans d'autres matières, c'était l'inverse. En physique et en mathématiques, ils possédaient des dons qu'on ne pouvait qualifier autrement que d'exceptionnels. Le plus jeune possédait en outre un talent artistique qui sautait immédiatement aux yeux. Au total, ils ne devraient pas tarder à rattraper leur retard sur leurs camarades, d'autant plus qu'ils étudiaient avec une joie et un zèle dont les fils de bourgeois de la ville ne faisaient preuve que trop rarement, hélas ! Il était incontestable qu'ils étaient tous trois exceptionnellement doués pour les études.

“Mais peut-on en faire des ingénieurs diplômés de Dresde ?” bougonna le président de séance.

Il apparaissait en effet que c'était en ces termes que la décision devait être formulée.

Il s'ensuivit un lourd silence, dans la salle lambrissée où se tenait la réunion du bureau, et on n'entendit plus que le crépitement de la pluie sur les carreaux sertis de plomb. Les membres tournèrent le regard vers le directeur, qui parut décontenancé par une question aussi directe.

“Je vous prie de m'excuser si je me suis exprimé d'une façon qui manquait de clarté, telle n'était pas mon intention, je vous assure”, finit-il par répondre d'un air compassé, en pinçant la bouche, semblant ainsi laisser entendre qu'il trouvait la question stupide. “Permettez-moi donc de tenter une nouvelle fois de dire les choses de façon à ce qu'il ne puisse régner aucun malentendu, reprit-il, non sans humeur. S'il existe, dans l'ouest du pays, des enfants dont vous pouvez faire des ingénieurs diplômés de Dresde, entre toutes les universités, c'est bien ces trois-là !”

Le président ne se laissa pas provoquer par le ton de réprimande du directeur Helmersen et frappa sur la table avec son marteau, avant de le remercier de sa venue et de passer au point suivant de l'ordre du jour de la société de bienfaisance *La Bonne Intention*.